

بزرگان لشکر و بشت نهند
که ای پسر و زردان شناس
پستایش مرو را فرو نهند
پستایش مرو را و زوینک



چنین روز و زت فرو نهند
مهمترین از همه کشورش

بدان شکان بگویند بخت
بدان خرمی صف زده بردش

مهر و کوهر بر آینه خند
زیر دانه می نوایشند این

تحت سپهر و نختند
مدن تحت و تاج و کلاه بپوشند

collection
privée

Nasser David Khalili a constitué en trente ans la plus grande collection privée d'art islamique au monde. Ce collectionneur d'origine iranienne a l'art de cultiver des liens avec le monde universitaire et les musées.

L'empire de Nasser D. Khalili

texte Jean-Michel Charbonnier

Qui peut, de nos jours, rédiger une étude globale et richement illustrée sur l'art islamique, toutes régions, toutes périodes et tous matériaux confondus, en ne reproduisant que les objets de sa collection ? Le seul homme apparemment capable d'une telle entreprise s'appelle Nasser David Khalili. En novembre dernier, ce collectionneur d'origine iranienne, installé en Grande-Bretagne depuis 1978, a publié *The Timeline History of Islamic Art and Architecture*. Un mois auparavant, un dépliant glissé dans les catalogues de ventes d'art islamique de Sotheby's et de Christie's en annonçait la parution. L'ouvrage est bien sûr destiné à une clientèle beaucoup plus large que celle de New Bond Street. Son prix modique et sa maquette attractive doivent familiariser le grand public avec une civilisation méconnue, voire mal-aimée et, acces-



Ci-contre : Nasser Khalili (©Robert Leslie).

Page de gauche : miniature *La cour de Faridun*, du *Shah-nâmeh* (Livre des Rois) dit « Houghton », du nom de son ancien propriétaire, réalisé pour le Shah Tahmasp I, Iran (Tabriz), vers 1522, manuscrit, 47 x 31,8 cm (©The Khalili Collection, comme pour toutes les pièces représentées dans cet article).

soirement, avec « la plus importante et la plus complète collection privée d'art islamique au monde », comme le rappelle J. M. Rogers dans l'avant-propos. Cet ancien conservateur en chef au département des Antiquités orientales du British Museum a occupé, à partir de 1990, la chaire d'art et d'archéologie islamique de l'Université de Londres créée par Nasser Khalili, avant de prendre les rênes de sa

collection. Celle-ci comprend environ vingt mille objets, les monnaies et les sceaux gravés en constituant une bonne moitié. Tous les domaines sont représentés : calligraphie, céramiques, verres, métaux, bijoux, armes, tapis, textiles, miniatures.

La collection a ceci de particulier qu'elle réunit des pièces tout à fait exceptionnelles, à destination princière, et des objets

collection privée



plus « prosaïques » ou des documents historiques. Khalili a ainsi réuni une série de papyrus en arabe, textes administratifs ou comptables rédigés au cours des premiers siècles de l'Islam, et de remarquables cartes géographiques ottomanes.

Un manuscrit d'exception

Certains ensembles peuvent aisément rivaliser avec les fonds des grands musées internationaux. C'est le cas des manuscrits coraniques, des instruments scientifiques et des laques persans, première passion du collectionneur et sujet de sa thèse de doctorat, soutenue à l'université de Londres en 1988. Les cinquante-neuf folios de la *Chronique universelle* (*Djâmi' al-Tawârikh*), ouvrage rédigé à Tabriz, dans le Nord-Ouest iranien actuel, au début du XIV^e siècle, sous la direction du vizir et historien Rashid al-Din, comptent eux aussi parmi les pièces maîtresses de la collection (le seul autre exemplaire connu, fragmentaire lui aussi, est conservé à la bibliothèque de l'université d'Édimbourg). Le style et le format horizontal des illustrations, relatives à la vie du Prophète Mahomet, à l'Ancien Testament ou à l'histoire des peuples d'Asie, traduisent l'influence des modèles chinois à la cour des khans mongols qui régnaient alors sur le pays. Le précédent propriétaire du manuscrit, la Royal Asiatic Society de Londres, l'avait placé en dépôt au British Museum, avant de le mettre en vente en 1980 chez Sotheby's, où Nasser Khalili l'emporta à un prix re-



Ci-contre, en haut : poignée de porte en forme de dragon, Jazira (Turquie), début XIII^e siècle, alliage de cuivre, 20,3 x 19,5 x 15,8 cm.

Ci-contre, en bas : coffret, Jazira (Turquie), première moitié du XIII^e siècle, alliage de cuivre incrusté d'argent, 20,3 x 19,5 x 15,8 cm.

Page de droite, en haut : illustration de la *Djâmi' al-Tawârikh* (*Chronique universelle*) de Rashid al-Din, ici : folio 45 recto : Noé et ses fils dans l'Arche, Iran, 1314, 14 x 25,5 cm.

Page de droite, en bas : figurine d'un personnage assis (représentant peut-être le sultan Tughril), pièce d'échec, Iran (Kashan), XIII^e siècle, H. 40,5 cm.

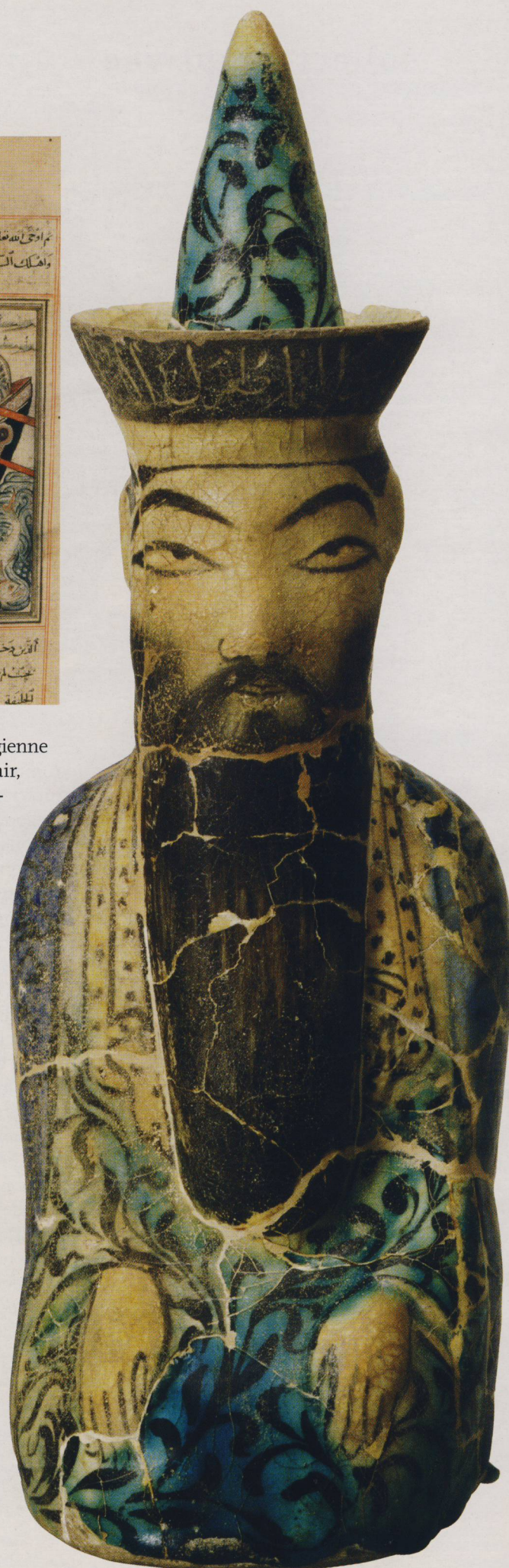


cord (plus de neuf cent mille livres), resté inégalé pour un manuscrit oriental.

Du Japon au Pays basque

Depuis les années 90, la passion de Khalili pour les arts décoratifs dépasse très largement le cadre islamique. Explorant d'autres « niches » – ces secteurs du marché de l'art négligés et sous-cotés – il a acquis quelque deux mille objets japonais de la période Meiji (1868-1912), cloisonnés, laques ou céramiques, d'une grande virtuosité technique, qui étaient surtout conçus pour la clientèle occidentale. « En 1994, lors d'un rendez-vous dans les bureaux de Spink, la maison de ventes londonienne, j'ai été émerveillé par un cabinet de l'ère Meiji, resté invendu depuis neuf mois. Je l'ai acheté aussitôt. La production de cette époque m'était totalement étrangère. J'ai entrepris des recherches et j'ai débuté ma collection. » D'autres découvertes ont suivi, d'autres domaines investis par Khalili : les textiles de Scanie, région du sud de la Suède, réalisés entre 1750 et 1850 pour les cérémonies de mariage ou encore les précieux objets en métal damasquiné produits au XIX^e siècle dans le Pays basque espagnol par la famille Zuloaga. Appréhender les collections Khalili dans leur totalité n'est pas chose aisée. La résidence londonienne du collectionneur,

une sobre et haute demeure géorgienne en brique rouge située à Mayfair, n'en accueille qu'une infime partie. Les miniatures mogholes et persanes qui tapissent le mur d'un salon ajoutent une discrète touche islamique à un intérieur plutôt éclectique, où se mêlent mobilier du XVIII^e, tableaux modernes, porcelaines chinoises et photos de famille. À défaut de pouvoir visiter les dépôts londoniens abritant les collections, il faut consulter les luxueux catalogues en cours de publication (dix-sept volumes disponibles sur les vingt-sept annoncés pour l'art islamique) ou se rendre aux expositions itinérantes qui assurent une notoriété internationale à la collection. Présentée au musée Rath de Genève en 1995, « L'Empire des sultans » rassemblait les plus belles pièces d'art ottoman ; plus récemment, une exposition londonienne intitulée « Heaven on Earth » (Le Paradis sur Terre) réunissait à Somerset House les chefs-d'œuvre islamiques de la col-



collection privée



lection Khalili et ceux du musée de l'Ermitage de Saint-Petersbourg. Nasser Khalili a bon espoir qu'un musée ouvre ses portes à Londres au cours des prochaines années, même si un premier projet n'a pas abouti, le gouvernement britannique n'ayant pas donné suite à la proposition faite en 1992 par le collectionneur d'un prêt de quinze ans suivi d'une donation perpétuelle, à charge pour l'État de trouver un bâtiment.

Le palais des Mille et Une Nuits

Comment peut-on constituer pareille collection en une trentaine d'années ? Les prix de l'art islamique étaient relativement bas lorsque Khalili a débuté ses activités à New York dans les années 70. L'origine de sa fortune (officiellement l'immobilier) n'en finit pas d'alimenter les rumeurs. Difficile d'y échapper lorsqu'on a été l'un des principaux responsables de l'envolée des prix de l'art islamique, au milieu des années 80. Lorsqu'on a entretenu d'étroites relations avec le sultan de Brunei. Lorsqu'on a fait de deux somptueuses résidences de Kensington Palace Gardens, transformées en palais des Mille et Une Nuits, la maison la plus chère de Londres. Et lorsque le magazine « *Forbes* » vous considère en 2005

comme le seul milliardaire dont la fortune reposerait entièrement sur sa collection d'œuvres d'art.

Si l'on demande à Nasser David Khalili pourquoi il a quitté son Iran natal pour les États-Unis en 1967, il se réfugie d'abord derrière l'une de ces figures de style qu'il affectionne particulièrement : « *Je vivais dans un aquarium et je voulais connaître la mer* ». Il évoque ensuite la dégradation du climat social et politique et son pressentiment des années sombres à venir. Khalili a grandi à Téhéran dans une famille juive de marchands d'art depuis deux générations. Les minorités, on a tendance à l'oublier, ont toujours joué un rôle important, parfois même prépondérant, dans la vie artistique du monde musulman. Nombre d'artistes ou d'artisans étaient arméniens ou coptes, grecs orthodoxes ou juifs. Ces minorités sont demeurées très actives en Occident, comme le démontre l'histoire des grandes collections privées d'art islamique formées entre 1850 et 1950. La tradition semble se perpétuer avec Nasser D. Khalili. Et les liens, si étroits au début du xx^e siècle, entre marchands, collectionneurs et savants se renforcent plus que jamais outre-Manche. Le professeur Khalili n'a-t-il pas fait appel à des dizaines d'univer-

sitaires et de conservateurs de musée pour rédiger les catalogues de sa collection ? Et n'a-t-il pas inauguré à l'université d'Oxford, en juillet dernier, le nouveau Khalili Research Centre pour les arts et la culture du Moyen-Orient ? ■

bloc-notes

À VOIR

- Une dizaine d'œuvres de la collection Nasser David Khalili figure dans l'exposition « L'Âge d'or des sciences arabes » à l'Institut du monde arabe à Paris, jusqu'au 19 mars (voir « *CdA* » n°633 et notre hors-série n°263).
- « Wonders of Imperial Japan : Meiji art from the Khalili collection » se tiendra au Van Gogh Museum d'Amsterdam (Paulus Potterstraat 7 - 31 20 570 5200) du 7 juillet au 5 novembre.

À LIRE

- Nasser David Khalili, *The Timeline History of Islamic Art and Architecture*, éd. Worth Press (2005, 186 pp., env. 750 ill., £ 30).

Ci-dessus, à gauche : brûle-encens en forme de lynx, Iran (Kashan), fin xii^e-début xiii^e siècle, alliage cuivreux, H. 27 cm.

Ci-dessus, à droite : céramique vernissée en forme de dromadaire, Iran (Kashan), fin xii^e-début xiii^e siècle, H. 39,5 cm.

Page de droite : plateau de jeu de backgammon repliable, bois peint laqué, Iran, début xix^e siècle, 69 x 45 x 11,2 cm (ouvert), détail.

